



19



CLASSIQUES

FRANÇAIS

ŒUVRES

PQ 1719

.A2

1823

v.1





1020123579

~~904~~
104

CRUYERS

WIDE AUTESPREAD

m

OEUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX.



LE FONDS
GÉNÉRAL

972044

PQ1719

.A2

1823'

v.1

ORUVRS
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.



INSTITUTO
LITERARIO
ACERVO GENERAL

FL



BOILEAU.

OEUVRES

BOILEAU DES PREAUX.

PARIS,

M DCCC XXIII.



OEUVRES
DE
BOILEAU DESPRÉAUX.

—
TOME PREMIER.



PARIS,
L. DE BURE, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N° 27.

.....
M DCCC XXIII.

NOTICE SUR BOILEAU.

BOILEAU Despréaux (Nicolas), l'un de nos plus grands poètes, et celui qui rendit le plus de services à la langue et à la poésie françaises, naquit, le 1^{er} novembre 1636, à Crosne, village près de Villeneuve-Saint-Georges, et non à Paris, comme la plupart des biographes l'ont écrit. On s'est trompé également sur l'époque de la mort et le lieu de la sépulture de La Fontaine; et M. Beffara, dans une dissertation sur Molière, a prouvé récemment que ce grand homme étoit né deux ans plus tard qu'on ne le croyoit. S'étonnera-t-on, après cela, d'ignorer quelle ville a donné le jour au vieil Homère?

Boileau commençoit ses études au collège d'Harcourt, lorsqu'il fut atteint de la maladie de la pierre. L'opération fut mal faite, et il s'en ressentit toute sa vie. C'est là sans doute l'ori-

gine de la prétendue anecdote d'un coq-d'inde qui l'avoit, dit-on, mutilé au berceau. Dès qu'il fut en état de reprendre ses études, il entra au collège de Beauvais. Jusques-là il avoit si peu annoncé ce qu'il devoit être un jour, que son père disoit de lui : Pour Colin (Nicolas), c'est un bon garçon, qui ne dira de mal de personne; et l'on sait que plus tard, son beau-frère Donçois assuroit qu'il ne seroit jamais qu'un sot. Il faut que le germe du talent se soit promptement développé en lui, ou que M. Sévin, sous qui il fit sa troisième à Beauvais, ait été un meilleur juge que son père et son beau-frère; car l'habile professeur reconnut bientôt ses rares dispositions pour la poésie, et prédit qu'il s'immortaliseroit dans cette carrière. Encouragé par cette prédiction, le jeune poète commença une tragédie, dont il ne reste que ces trois hémistiches qu'il aimoit à citer lui-même long-temps après;

Géants, arrêtez-vous!

Gardez pour l'ennemi la fureur de vos coups!

Au sortir du collège, Boileau suivit quelque temps le barreau, et il fut reçu avocat à l'âge de vingt-un ans. S'étant bientôt dégoûté de la chicane, il passa sur les bancs de la Sorbonne, et il obtint un prieuré qui valoit huit cents livres de revenus. Mais ce n'étoit pas encore là que sa vocation l'appeloit. Il sentit enfin que son génie le destinoit à dicter des lois sur le Parnasse. Il résigna son bénéfice, restitua tout ce qu'il en avoit reçu, et se livra tout entier à la poésie : ses premières Satires eurent un succès prodigieux. On n'avoit pas d'exemple d'une si grande pureté de style, et d'une versification si élégante. C'est à lui sur-tout que pourroit s'appliquer ce fameux hémistiche de l'Art poétique : *Enfin Malherbe vint*. Car quel autre que Boileau enseigna le pouvoir d'un mot mis en sa place, apprit à faire valoir les plus petits détails, fit connoître toutes les ressources de la langue poétique? En livrant au ridicule tous les mauvais écrivains qui donnoient le ton à la lit-

térature, il éclaira son siècle, il désabusa ses contemporains de leurs vieilles admirations; il forma des juges capables d'apprécier les chefs-d'œuvre qui naissoient de toutes parts, et dont il alloit lui-même augmenter le nombre. On a remarqué comme une singularité, que ce fut sa satire contre la noblesse, qui le fit connoître de Louis XIV, et qui fut ainsi l'occasion de sa fortune à la cour.

Les *Épîtres* de Boileau, ouvrage de son âge mûr, sont supérieures à ses *Satires*. Les sujets en sont plus intéressants, la poésie plus égale; la raison y donne des leçons de sagesse en vers admirables; et dans celle où il décrit le passage du Rhin, il s'élève à toute la hauteur de l'*Épopée*. En 1674, il donna son immortel *Art poétique*, où les règles de tous les genres de poésie sont établies avec autant de précision que de goût, et dans le style qui est propre à chacun d'eux. Enfin un dernier chef-d'œuvre, dont le sujet est le déplacement d'un lutrin, et dans

lequel l'imagination du poète a tout créé, répondit à ceux qui l'accusoient de manquer de fécondité et d'invention.

Ce redoutable ennemi des méchants auteurs, étoit bon, serviable, d'un caractère facile, et comme il le dit lui-même,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices;

Il fut lié avec tous les hommes célèbres de son siècle, et ses *Satires* ne lui firent d'ennemis que les auteurs dont il avoit humilié l'amour propre. Dans le siècle suivant, les écrivains médiocres cherchèrent à affoiblir l'autorité du satirique, comme s'ils l'eussent redoutée pour eux-mêmes. On lui refusa le génie, on exagéra les inconvénients et les dangers de la satire littéraire; on affecta de plaindre les victimes qu'il avoit immolées au bon goût. Boileau avoit répondu d'avance à toutes les accusations, dans son admirable *Satire neuvième*.

C'est avec aussi peu de raison qu'on lui a re-

proché d'avoir été le flatteur de Louis XIV. Est-ce donc flatter que de louer dans un roi ce qu'il a fait de véritablement beau ? La postérité, qui a confirmé presque tous les jugements de Boileau, en littérature, n'a pas démenti les éloges qu'il a donnés au grand roi. « Ce poëte, « qu'on accuse de manquer de philosophie, en « eut assez, dit La Harpe, pour louer un roi « conquérant, bien moins sur ses victoires, « que sur les réformes salutaires et les établis- « sements utiles que l'on devoit à la sagesse de « son gouvernement. »

Enfin on a fait un crime à Boileau de n'avoir pas parlé de la fable dans son Art poétique. On a cherché mille raisons pour expliquer ce silence qu'on trouvoit fort extraordinaire. Mais toutes ces raisons ont paru insuffisantes à ceux mêmes qui les avoient imaginées. Oserons-nous dire que si Boileau n'a point donné de préceptes sur l'apologue, c'est qu'il ne le devoit pas ? Comment eût-il tracé les règles d'un genre de

littérature qui n'en reconnoît pas, puisqu'il admet toutes les formes ; tous les tons, tous les styles ? Et devoit-il dans un Art poétique donner place à ce genre, auquel la poésie est si peu nécessaire, que celui qui passe pour en avoir été l'inventeur, n'a écrit qu'en prose ?

Boileau mourut le 13 avril 1711. Voltaire avoit alors dix-sept ans. Le législateur du Parnasse put voir les premiers essais de ce génie précoce qui alloit s'y placer auprès de Racine, qui devoit bientôt après donner à la France le seul grand ouvrage de poésie que le grand siècle eût tenté sans succès ; qui, comme lui, jugea tous ses contemporains, avec autant de goût peut-être, mais avec moins de bonne foi ; qui enfin fit de la satire un usage plus condamnable en la faisant trop souvent servir d'instrument à ses vengeances particulières.

Boileau fut enterré dans l'église basse de la Sainte-Chapelle, au-dessous de la place même occupée par le lutrin qu'il a chanté ; et cette cir-

VIII NOTICE SUR BOILEAU.

constance n'est pas moins singulière, que celle que l'amour du merveilleux avoit fait imaginer à plusieurs biographes, lesquels ont écrit qu'il étoit né à Paris, dans la chambre même où la Satire Ménippée a été composée.

.....

OEUVRES

DE

BOILEAU DESPRÉAUX.

.....

DISCOURS AU ROI.

.....

JEUNE et vaillant héros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans ministre, à l'exemple des dieux,
Soutiens tout par toi-même, et vois tout par tes yeux,
Grand roi, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû:
Mais je sais peu louer; et ma muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et, dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir.
Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible génie:

Plus sage en mon respect que ces hardis mortels
 Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
 Qui dans ce champ d'honneur où le gain les amène
 Osent chanter ton nom, sans force et sans haleine ;
 Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
 T'ennuyer du récit de tes propres exploits.

L'un, en style pompeux habillant une églogue ¹,
 De ses rares vertus te fait un long prologue,
 Et mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
 Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

L'autre en vain se lassant à polir une rime,
 Et reprenant vingt fois le rabot et la lime,
 Grand et nouvel effort d'un esprit sans pareil !
 Dans la fin d'un sonnet te compare au soleil.

Sur le haut Hélicon leur veine méprisée
 Fut toujours des neuf sœurs la fable et la risée.
 Calliope jamais ne daigna leur parler,
 Et Pégase pour eux refuse de voler.
 Cependant à les voir, enflés de tant d'audace,
 Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
 On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
 Qu'ils disposent de tout dans le sacré vallon :

¹ Charpentier avoit fait en ce temps-là une églogue pour le roi en vers magnifiques, intitulée *Églogue royale*.

C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
 Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire ;
 Et ton nom, du midi jusqu'à l'ourse vanté,
 Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
 Mais plutôt, sans ce nom dont la vive lumière
 Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
 Ils verroient leurs écrits, honte de l'univers,
 Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
 A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
 Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
 Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
 Languiroit tristement sur la terre couché.

Ce n'est pas que ma plume, injuste et téméraire,
 Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire ;
 Et, parmi tant d'auteurs, je veux bien l'avouer,
 Apollon en connoit qui te peuvent louer :
 Oui, je sais qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles
 Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.
 Mais je ne puis souffrir qu'un esprit de travers,
 Qui, pour rimer des mots, pense faire des vers,
 Se donne en te louant une gêne inutile ;
 Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile :
 Et j'approuve les soins du monarque ¹ guerrier

¹ Alexandre-le-Grand.

Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier
 Entreprit de tracer, d'une main criminelle,
 Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle.

Moi donc, qui connois peu Phébus et ses douceurs,
 Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf sœurs,
 Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse,
 Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse :
 Et, tandis que ton bras, des peuples redouté,
 Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
 Et retient les méchants par la peur des supplices,
 Moi, la plume à la main, je gourmande les vices ;
 Et, gardant pour moi-même une juste rigueur,
 Je confie au papier les secrets de mon cœur.
 Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
 Comme on voit au printemps la diligente abeille
 Qui du butin des fleurs va composer son miel,
 Des sottises du temps je compose mon fiel :
 Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
 Sans tenir en marchant une route certaine ;
 Et, sans gêner ma plume en ce libre métier,
 Je la laisse au hasard courir sur le papier.

Le mal est qu'en rimant ma muse un peu légère
 Nomme tout par son nom, et ne sauroit rien taire.
 C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
 Qui, tout blancs au-dehors, sont tout noirs au-dedans :

Ils tremblent qu'un censeur que sa verve encourage
 Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
 Et, fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
 N'aille du fond du puits tirer la vérité ¹.
 Tous ces gens, éperdus au seul nom de satire,
 Font d'abord le procès à quiconque ose rire :
 Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
 Publier dans Paris que tout est renversé,
 Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
 De jouer des bigots ² la trompeuse grimace ;
 Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux,
 C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux cieux.
 Mais, bien que d'un faux zèle ils masquent leur foiblesse,

Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse :
 En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
 Se couvre du manteau d'une austère vertu ;
 Leur cœur qui se connoît, et qui fuit la lumière,
 S'il se moque de Dieu, craint Tartufe et Molière.

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter ?
 Grand roi, c'est mon défaut, je ne saurois flatter :
 Je ne sais point au ciel placer un ridicule,

¹ Démocrite disoit que la vérité étoit dans le fond d'un puits, et que personne ne l'en avoit encore pu tirer.

² Molière, vers ce temps-là, fit jouer son *Tartufe*.

D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule;
 Et, sans cesse en esclave à la suite des grands,
 A des dieux sans vertu prodiguer mon encens.
 On ne me verra point d'une veine forcée,
 Même pour te louer, déguiser ma pensée;
 Et, quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
 Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
 Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
 Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.

Mais lorsque je te vois, d'une si noble ardeur,
 T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
 Faire honte à ces rois que le travail étonne,
 Et qui sont accablés du faix de leur couronne;
 Quand je vois ta sagesse, en ses justes projets,
 D'une heureuse abondance enrichir tes sujets,
 Fouler aux pieds l'orgueil et du Tage et du Tibre,
 Nous faire de la mer une campagne libre;
 Et tes braves guerriers, secondant ton grand cœur,
 Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur¹;
 La France sous tes lois maîtriser la Fortune;
 Et nos vaisseaux, domptant l'un et l'autre Neptune,

¹ Le roi se fit faire satisfaction dans ce temps-là des deux insultes faites à ses ambassadeurs à Rome et à Londres; et ses troupes envoyées au secours de l'empereur défirent les Turcs sur les bords du Raab.

Nous aller chercher l'or, malgré l'onde et le vent,
 Aux lieux où le soleil le forme en se levant:
 Alors, sans consulter si Phébus l'en avoue,
 Ma muse tout en feu me prévient et te loue.

Mais bientôt la raison arrivant au secours
 Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
 Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
 Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
 Aussitôt je m'effraie, et mon esprit troublé
 Laisse là le fardeau dont il est accablé;
 Et, sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
 Comme un pilote en mer qu'épouvante l'orage,
 Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
 Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.